

UN MARTEAU, UNE FAUCILLE ET DE LA FICTION POUR CE SIÈCLE

Je voudrais donc commencer, non pas par quel plaisir, et ce, non pas parce qu'il n'y en aurait pas, mais parce que ce qu'une œuvre donne - comme collectif de textes se soutenant l'un l'autre - est aussi une série d'outils. La fiction est aussi le moyen par lequel le réel se retrouve cerné plutôt qu'il nous cerne. De le prendre par revers, de le tenir en respect pour avancer là où il aura mis des impasses et des barrages.

« soit tenir en échec soit tenir en respect la police et c'est la seule chose qui soit à la hauteur de la mort d'un camarade... et à tenir en respect la police par tous les moyens nécessaires »

Mathieu Burnel, 31 octobre 2014, émission « Ce soir ou jamais »

Car tout est fait pour que ce réel emprisonne et détourne. Il cache qu'il est lui-même une construction et une invention et c'est à cela que la somme des textes offerts par Noël s'attaque. Une contribution aux corps et aux esprits pour se défaire de l'emprise d'un réel qui n'est autre qu'une histoire organisée pour dominer. C'est aussi une œuvre qui se pense comme action collective. La fiction de Noël trouve des alliés, dictionnaire, essais, poèmes ou encore regroupement spontané de tous... Elle est en cela organisée et structurée pour mener ses actions contre un réel possédé.

Quand le réel est aussi disputé, que l'un est étouffé par des gaz lacrymogènes et que l'autre utilise les canaux de diffusion de masse pour imposer sa version, la fiction reste le moyen de court-circuiter cette emprise. Ce sont d'ailleurs des œuvres de fictions qui se sont retrouvées devant le tribunal et condamnées. Si nos adversaires nous crèvent les yeux, la fiction avec laquelle nous parons et répondons à cette attaque ne fait, à la toute fin, que montrer les rouages d'un réel dont l'autre nom est l'histoire des puissants. Et s'ils haïssent à ce point-là la fiction c'est que celle-là ne fait que révéler, en creux, la leur.

En témoigne son *Dictionnaire de la Commune*

En témoigne *La Langue d'Anna*

En témoigne le *Monologue du nous*

En témoigne *Le 19 octobre 1977*

En témoigne *Extraits du corps*

En témoigne *La Castration mentale*

liste non exhaustive

La Langue d'Anna dont l'énergie consiste à rendre justice, en prêtant ses mots à celle qui a trop souvent dit ceux des autres, disparaissant en eux, pour eux, comme son visage devenant tous les visages demandés. Il y a donc dans ce geste qui consiste à rendre voix en menant une langue qui s'active à un exercice de dépossession. Ce monologue expose ainsi les rouages d'une domination. Aussi, il faut le dire, cette action n'est pas sans joie. Si la langue, prêtée / rendue à Magnani-fiction déploie un réel succube, elle le fait en s'appuyant – soutenant / s'élevant – sur le désir inépuisable d'Anna. Ce désir est figure ou motif d'une opposition au réel. Être de ce monde tout en s'y opposant c'est une question d'énergie et, ce que nous souffle à l'oreille Bernard Noël, de désir surtout. J'insiste : l'époque est glauque et sinistre, cela aussi il va falloir le combattre. Car je le sais écrivain, maintenant, à ce moment-là même, la mort a de multiples visages, nous en voyons plusieurs.

Astuce et boîte à outils transmis à un présent, collecte exposée :

« Je jouais à cette époque-là avec Toto : j'étais comique. Je faisais rire parce que le rire était l'arme populaire contre le fascisme. J'incarnais une chanteuse espagnole qui, je ne sais plus à quel propos, déclarait : Nous voulons la liberté ! Je ne disais pas ces mots en raison des circonstances, mais les circonstances leur donnaient un sens qui soulevait l'enthousiasme. J'ai reçu l'ordre de retirer cette phrase. J'ai fait semblant de ne pas comprendre, puis il y a eu des menaces : une bombe dans le théâtre, qui n'a pas explosé, mais qui en annonçait une autre. Je me demandais ce que j'allais faire. Je me le demandais encore en disant : Nous voulons... et soudain, j'ai crié : l'air pur ! J'ai cru que la salle s'écroulait si grande fut la violence des applaudissements. »

L'expérience de pensée soutenue par Noël n'est autre que celle-ci, la fiction est le moyen par lequel on empêche le réel de nous crever les yeux. La matière langue est le moyen par lequel on traverse les murs édifiés par des lois et la grande méchanceté des puissants. Car ce qui nous est fait, ce qui nous a toujours été fait, est plein de bassesse et de méchanceté.

Et si plaisir il y a, ce ne peut-être que celui de faire tourner en bourrique ce réalisme dont il convient de dire qu'il colle parfaitement à la machine qui nous envoie droit au mur.

Amandine André